

Lucille Cottin



Les carnets
de bord
du Capitaine
Hugo Lebracq

Lüna

Les Carnets de Bord du Capitaine Hugo Lebracq

Lucille Cottin

© Couverture : Lucille Cottin, Pixabay
© Lucille Cottin, Lûna, 2024 Tous droits réservés
ISBN : 978-2-491558-20-8

I

Carnet 1

J'étais descendu au cours de mes aïeux dans le sud de la grande ville France. Surpris d'arriver en l'un de ces lieux que je n'affecte pas particulièrement, j'ai cru que j'étais arrivé là par erreur d'aiguillages due à un mauvais emploi du temps de mes talons divers. Oui, vraiment, je m'étais égaré ; moi, mon chemin et ma vie, ma vie en train s'égarait. J'étais ainsi arrivé dans une sorte de café mytheux sur-enseillé, un endroit étrange rempli de miroirs aveuglants. C'était un peu comme si quelqu'un y avait placé tout un tas de soleils. J'ignorais complètement ce que je fabriquais dans ce lieu, dans cette vie ; c'était complètement différent des cabarets enfumés de la nuit noire que j'avais l'habitude de fréquenter. Alors, je me suis assis. Un homme solide passa à côté de moi en se dandynant majestueusement. Je le dévisageai sans vergogne et lui dédaigna m'accorder un regard ;

Je m'égare...

Les miroirs me renvoient mon reflet en plein visage. Je me baisse et parviens à l'éviter. Puis je me redresse et ne me vois plus. C'est bien mieux comme cela, plus « réaliste » : je ne suis plus que du vent ; un âcre vent vert errant

de places en places et de villes en villes

Toutes ces histoires me semblent désormais insupportables. C'est effarant. J'observe par-dessous la table mon reflet brisé sur le parquet. Rien chez moi n'a changé depuis longtemps. Je suis complet, fini, rodé. Comme si la vie ne pouvait plus me marquer. Du vent d'acier, un roc inébranlable sur lequel les événements coulent sans jamais s'arrêter ; une pierre bien polie que l'on ne peut plus travailler, torturer et briser. De l'acier dans lequel se sont noyés des tas d'histoires, des pensées, des mots, des idées, des morts,

Ô morts amis ! C'est à vous que je m'adresse aujourd'hui. Pourquoi m'avoir fui ? Pourquoi avez-vous laissé vos âmes s'éteindre sans attendre la mienne, pourquoi être parti sans regarder qui se trouvait devant vous ? Trop tard, tout s'est déroulé trop tard ;

Mais ce n'est pas grave, je vais quand même vous raconter. Je me le dois. Raconter vos êtres et vos pensées ;

À cette idée, je vacille.

Ô ! Je délire je divague, vagues amies !

Je suis bancal et malhabile ; enfermé à fond de cale dans mon esprit

Et autour de moi croulent des royaumes de livres et moi, moi ? Que dire que faire comment délire et délirer — Ce que j'en ai mare ! —

Avec de jolis petits nénufars tout autour pour décorer.

Le Capitaine était perdu de la boussole.

Tu erres parce que tu vacilles, tu ne sais jamais ce que tu désires réellement, non ! Ne parle pas de l'éternel repositionnement des Hommes, eux qui se placent continuellement les uns en fonction des autres et qui peuvent ainsi se caser dans une norme, mais toi ! Tu t'es égaré petit drôle ridicule avec ta plume au chapeau il y a de l'encre noire qui dégouline sur tes cheveux bruns et t'es tout déglingué voilà, voilà, tu ressembles à un vieil écritoire de bois maintenant avec des tas de rainures dedans et des mythes et des taches de sang noir,

Des taches de sang noir d'enfants

Des petits écoliers malhabiles,

Et un autre, merveilleusement doué, enfermé dans un cercueil pas même doré,

Enfermé avec de la chaux pour le dévorer.

Je suis resté dans ce café bien des heures. J'attendais qu'on me serve, mais jamais personne n'est venu me voir. Alors, je me suis mis à chanter. À chercher mes voix. Les serveurs sont tous décédés à ce qu'il paraît. J'ai pas tout compris. Quelques temps après, un autre homme est entré dans le bar ; il avait une redingote noire, une petite tête de fouine avec un grand front dégarni et de minces yeux mesquins et plissés. Il s'est assis à ma table. Tout autour de nous, le décor s'est mis à fondre, à se distordre, à buller puis à exploser. Derrière ces bulles de bar se trouvait une autre scène, le sommet d'une espèce de colline ;

avec des ruines, des châteaux et une église vide de ses murs modernes.

Le type, qui m'a laissé l'appeler Peine par esprit de contraction, s'est alors mis à me parler de son aimé, de son cher Arnaud - un gamin détourné, parfois un peu marteau, l'un de mes nouveaux amours, un littéraire...

On lit, et erre.

Sans but : « Je me rappelle de lui, de son retour au port de Marseille. Pourtant, je n'y étais pas. En outre, ce qu'il était devenu avant ce retour m'est toujours resté inconnu. Je crois que j'ai essayé de l'oublier, mais tu sais... »

Il était assis à côté de moi, ses mains d'homme jointes sur ses genoux fixant le lointain. Lui me regardait par-dessus la table de bar qui était restée avec nous. Faisait-il encore jour, faisait-il laid ? A-t-on sympathisé ? On ne peut pas dire cela comme ça. La table se taisait. À nos pieds se déversait une plaine immense aux reflets d'argent et aux mines d'or asséchées. Il y aurait pu y avoir la mer, cela aurait été bien aussi. Et il me parlait, et il me racontait. Il était tel que je me l'étais imaginé auparavant dans mes délires bibliothécaires, c'est-à-dire complètement différent de sa réalité. Une sorte de stéréotype mythifié, un homme un peu autoritaire et dominateur. Une chose fragile, romantique, gavée de niaiserie roussie et sucrée.

« Tu sais, quand il est mort, ça a été une terrible nouvelle pour moi. Je l'ai toujours aimé, quoi que j'aie pu dire et faire. Et après - après « ça », je veux dire —, il n'y avait plus qu'à le faire découvrir au monde. Une tâche bien facile. Lui, c'était un coup de vent, quelqu'un de bien plus libre que toi ! Solide, insaisissable. Moi, on pouvait m'attraper, alors j'ai été saisi, subjugué par sa moue boudeuse si haïssable. Ce n'était qu'un gamin, tu n'es qu'un gosse encore. Je n'arrive toujours pas à me dire qu'il est mort... »

« Toi aussi, tu es mort. » lui fis-je remarquer.

« On a fui vers une terre idyllique, une Atlantide que toi aussi tu as un jour envisagée, »

Mais ce n'était pas celle-là, mon « Atlantide ». Je la cherche toujours. Je le lui ai soufflé. Toutefois, je commence à croire qu'elle se situe à chaque endroit où mes pieds et mes voiles sont encore capables de me transporter. Ma belle frégate a déjà fait plus d'une fois le tour du cadran de l'horloge terrestre, mais ce n'est pas encore assez : j'ai soif d'avancer. Un élan absurde et instinctif ;

« Pourquoi veux-tu tout savoir de lui puisque tu restes sur tes idées ? C'était une incarnation de la Liberté. C'est d'ailleurs pourquoi tu l'admires, parce qu'il a été capable de parcourir le Monde à pied. Tu n'oses pas encore le faire ; tu es prisonnier de ton petit confort matériel. Lui, il s'en fichait. Tu as des bagages, lui pas. Ses valises se portaient d'elles-mêmes — surtout sa grande malle ! — ... Mais revenons à sa mort. C'était si horrible ! — un cercueil. — Tu sais, il était si jeune quand je l'ai connu ! Et un jour il est parti, et il est mort avant moi ! C'est pas naturel, c'est pas normal, c'était moi qui est le plus âgé des deux. J'aurais dû m'éteindre en premier ; retrouver notre Seigneur... »

« Notre Seigneur », le corrigeais-je.

« C'était mythique entre nous. Les gens en ont ensuite fait un mythe d'ailleurs. Ce genre d'histoire, ça fait scandale, mais ça fait aussi rêver. C'est curieux. Qui ? Toi. Toi, ça te fait rêver. Tu as envie de suivre nos traces, mais tu ne le peux et ne le *dois* pas, tu ne pourras jamais parce que tu nous a jamais connus, et... »

« C'est pas grave », que je le coupe. « La Littérature, c'est fait pour ça ».

Peine renifle. À la fin du métier, il ne reste plus que des litres et des ratures, il le sait bien. Ses mains tremblantes sortent de sa poche un chapelet qu'il se met à égrener.

« Tu es un explorateur, Hugo ; je suis un musicien et il était une salissure, une tache d'encre noire sur une page blanche immaculée au grain épais. C'était magique — épique ! — tu n'imagineras jamais correctement ce que ça a été d'être nous. Il n'y a pas de place pour toi. À Brussel ou à Paris, dans ce monde-ci ou ailleurs, et malgré ce que l'on dit, la mort ne nous a réunis que dans ton esprit. Non, en fait, il n'y avait plus de place pour moi. Non. Si ?... Tu n'y crois pas. On le voit seul, lui. J'étais dingue de lui. J'aurais dû le tuer, je crois. »

Je n'ai rien répondu à ces divagations. Je me suis contenté de déposer une main consolatrice sur l'épaule de cet homme coincé dans sa vieille redingote noire. Ce n'était pas faute d'avoir essayé, après tout.

« C'était un souffle de folie irréaliste dans ma vie... Parfois, après, je doutais de son existence. Un rêve éveillé... C'était ma chance, et je l'ai ratée. Quelle épouse merveilleuse il aurait fait ! »

« ... Quel sacré compagnon de voyage il aurait été ! » ai-je alors pensé avec regrets.

Les après-midis d'automne s'écoulent inexorablement vers l'or des mines de fer oubliées. Tu fumes ; je suis seul. La Peine d'Arnaud se recule dans mon esprit pour surveiller mes arrières et mes lèvres fredonnent un homme *autre*. Je fume à mon tour. Ma bouche se met à cracher de la fumée-vapeur, un bruit de train s'élève dans la pièce, passe au travers des vapeurs d'Alcools de mon verre et cette merveilleuse alchimie verbale génère le corps d'une jeune femme. Elle s'appellera Apolline. Voluteuse, elle s'échappe par la fenêtre ouverte pour retrouver je ne sais quel génie décédé. C'est son truc, à Apolline. Faut la laisser.

Je repense à tous ces noms, à tous ces gens avec lesquels j'ai dialogué dans ma tête. Mon esprit est une merveilleuse prison plus vaste que tout l'Univers. Je suis un pirate vieux de cent siècles ; une frégate aux voiles déchirées — être le navire et l'homme, le gouvernant et le gouverné, le maître absolu de ma destinée — capable de naviguer parmi les morts. Rien n'est mort pour autant, tout n'est que vie déjà consumée ; une éternité dans nos pensées.

Et le temps météorologique roule tout autour de mon corps décharné. Ce temps, c'est la mort, le risque encouru de sombrer un jour dans l'abyme effarant de la fin de mon monde. C'est le risque de ne plus rien savoir et de tout oublier jusqu'à mon fantôme et mon esprit,

On vit tous en chœur, tous ensemble, sur le même ton et la même ligne de note. Nous écrivons nos vies déjà tracées par ceux du lendemain, et aujourd'hui, je veille à bien écrire les différents récits de notre mythe moderne. Promeneurs solitaires. Nous avançons, seuls. Quel effet cela aura-t-il sur le Temps ? Question sans réponse. La seule certitude, c'est que ce dernier n'existera que durant ce court laps *d'instant* que seront nos vies.

Une bougie est restée allumée dans la cabine de mon navire échoué. Les rats l'ont sans doute boulotée. La moisissure a envahi la mèche écrasée qui finalement, cédant sous le poids du temps et des âges, a été soufflée. Bufflée par une tempête foudroyante ;

Carcasse de navire sous la mer, décomposée ;

Un incendie sous la mer.

La bougie est restée allumée

Puis elle a vacillé.

Mes phrases pensées et les rythmes de mon corps se décomposent à leur tour sous la moisissure et le feu. J'ignore quand et comment cela se passera ; je n'aurai déjà plus de conscience à ce moment-là. Et pourtant je vis encore et c'est comme si tout était éternel et pouvait recommencer à chaque instant. La vie est une ligne droite formant un cycle sans fin dans lequel tout est déjà achevé. Nous sommes des prisonniers en fin de ligne de mire. Certains se posent des questions ils recherchent ils créent ils racontent expliquent développent ou parfois se contentent de vivre la vie à leur manière, oublieux du commun quotidien. En conclusion, seuls de grands esprits demeurent à la fin de tout cela. Et s'ils crèvent jeunes, c'est encore mieux, ça fait plus joli dans l'histoire — sans hache mais grandiloquente tout de même —, la Littéraire ;

C'est un panthéon incroyable de divinités *humaines* qu'ils forment là. Les grands hommes sont les meilleurs créateurs de notre temps : ils ont su écrire leur divine légende avec une perfection qui nous fait tous rêver. Songes-tu à la postérité ? Les morts sont manipulablement libres de tout instant et tu ne fais que jouer avec leurs histoires délaissées,

Esprits et cendres. Les lignes ne figent rien. Fais-donc ce que tu veux d'eux, ils ne peuvent plus lutter contre cela ! Ce sont tes contemporains qui te lyncheront ; ce sont nos descendants morts qui feront de nous des membres du musée Grévin.

Ô Icare ! Savais-tu que la cire chaude finissait toujours par fondre au soleil ?

Rien n'est éternel.

Nous vivons tous en même temps, toi, moi, leurs idées, le temps, la vie l'amour la mort et les enterrements ;

Pourquoi écrirais-je des mois ou un vieux Capitaine trépassé ? Je n'ai rien d'original outre ma morbitude ; juste des mots et une voix, ces mêmes que tous les autres. Il y a aussi des *esprits*. Ces êtres ont parfois commencé quelque chose que j'aimerais vraiment bien continuer, un empire onirique et philosophique merveilleusement bien construit sur lequel je rajouterai mon toit branlant. Qui compte le faire, qui le fera ? Qui sera là pour nous décrire, qui sera là pour nous pâturer ?

Je m'assieds dans ma cabine submergée en fin fond de mer

Et je me mets à rédiger le Ciel pour aller vers l'au-delà inexistant hors de nos récits,

Et puis je pourrais reconstituer la Vie aussi,

Et puis je pourrais restituer vos vies aussi.

Je suis leur Dieu ; je suis le dieu d'un empire totalement onirique qui vit à travers moi et que j'ai revomi un jour sur le papier. Mes personnages sont devenus mes compagnons d'armes et pourtant nous n'avons lutté contre rien d'autre que notre envie commune de gerber sur le fait d'être toujours en vie sans jamais n'avoir rien fait de bien pour cela. J'ai créé une Atlantide que je ne peux plus manipuler : celle-ci demeure hermétique à toute tentative d'intrusion philosophique. Ce ne sont plus que des aventures vécues au gré du vent des mois et des champs ; mon Iliade et mon Odyssée. Je me suis laissé transporter, racontant quelque chose là-dedans d'*humain* ; une certaine mise en valeur de mon intérieur ou de la mort par la vie. Ils ne sont plus que des cadavres ambulants déambulant sur des petits bouts de papiers et ces inventions ne sont que folie parce que c'est libérateur lorsqu'on y met un certain *sens*. C'est là que se résume toute notre vie ; un soleil se couchant dans une plaine immense avec lequel nous nous inhumons. Un cœur se serre à cette idée. Puis il revient : tout est magnifique et voilé. C'est un éphémère instant embrasé. Nous cherchons en vain à saisir notre vieille réalité en grattant cette photographie avec nos sales petits ongles noirs — elle s'efface déjà. Nous passerons ensuite notre « vie » à essayer de retrouver cette sensation ;

Fausse réalité éveillée.

Ma vie aurait pu *s'animer* il y a bien longtemps de cela. Il est bien trop tard maintenant, l'heure est passée et tout ce que je peux faire encore c'est essayer de tout réécrire, de tout inventer ou de restituer mes réalités « historiques »,

Mais vous savez, mais vous savez,

Mon bateau a sombré définitivement un beau matin de 1680.